

Yves Michelin

Lectures d'un territoire

Je suis ingénieur agronome et, au parc des Volcans, j'avais en charge tout ce qui concerne l'agriculture et le pastoralisme. L'emblème du parc des Volcans, c'est la chaîne des Puys, or la chaîne des Puys était envahie de genêts, de fougères, et ça posait problème à la fois sur le plan du tourisme, parce que les gens avaient du mal à circuler, et sur le plan du paysage, parce que ce qui fait l'originalité des volcans, c'est qu'on voit que c'est des volcans, et pour voir que c'est des volcans, il faut qu'il y ait de l'herbe rase. On voyait bien qu'il y avait une liaison très nette entre la disparition des troupeaux de moutons qui y pâturaient et les changements de paysage.

Il y a quinze ans, quand le Parc a démarré cette réflexion, on pensait que si les paysans perdaient de la chaîne des Puys, c'est parce que les territoires étaient mauvais, et on a essayé des opérations expérimentales d'aménagement, de nettoyage de la fougère et du genêt, de fertilisation pour faire repousser de l'herbe ; au bout de deux ans on s'est aperçu que les agriculteurs ne revenaient pas malgré le changement de végétation et le développement du potentiel fourrager.

On a donc essayé de comprendre un petit peu mieux ce qui se passait ; on a enquêté auprès des agriculteurs et on s'est aperçu que ce n'était pas parce que c'était mauvais qu'ils n'y allaient plus, mais que c'était parce qu'ils n'y allaient plus que ça devenait mauvais. Et s'ils n'y allaient plus, ce n'était pas pour des problèmes liés à la qualité de l'herbage, c'étaient pour des problèmes de structures, des problèmes de bâtiments, des problèmes de renouvellement de vieux agriculteurs qui n'avaient pas de succession. En fait, c'étaient des problèmes économiques qui étaient à l'origine des changements paysagers et à partir de ce constat, j'ai voulu savoir un peu plus finement comment les paysages avaient évolué.

On s'est aperçu que ce qu'on croyait être immuable, entre autres les landes à bruyères -on disait dans la chaîne des Puys : ces landes à bruyères datent du Moyen Âge, peut-être même des Gaulois-, on s'est aperçu que ces landes à bruyères étaient beaucoup plus récentes et donc que ce qu'on croyait immobile était tout le temps en mouvement. J'ai donc essayé de comprendre un peu mieux pourquoi les paysages changeaient, quels étaient les déterminants à l'origine de ces changements, la part du naturel, la part du social, la part de l'économe. Ce qui fait qu'en partant d'une demande concrète « comment mettre des moutons sur des puys et comment faire en sorte que les moutons profitent de l'herbe et comment faire en sorte que les puys soient entretenus », j'ai été amené à une réflexion plus éloignée des cas concrets, j'ai été conduit à essayer de formaliser un peu plus clairement ce qu'était le paysage pour un aménageur, pour un agronome, et ce qu'on pouvait faire puisque ce paysage était très directement lié à des activités humaines, comment on pouvait faire pour gérer un paysage en fonction des utilisateurs, de ceux qui l'avaient fabriqué.

Deux mots sur la notion de paysage

Dans notre société, le paysage est un concept récent. Le mot apparaît pour la première fois au XVI^e siècle. Et cette notion est arrivée chez nous par des peintres, des peintres qui à la fin du Moyen Âge ont commencé à ne plus se satisfaire des sujets religieux, et ont commencé à mettre des décors derrière le sujet liturgique ; le décor c'est ce qu'on a appelé le paysage et puis petit à petit, le sujet principal s'est effacé au profit de ce décor devenu le sujet, beaucoup plus profane, et le thème essentiel de la peinture.

Il y a des tas de gens qui disent qu'avant que le mot existe, le concept n'existait pas. Je ne veux pas entrer dans le détail, mais j'ai trouvé dans un bouquin une petite gravure qui est assez amusante, c'est une gravure trouvée en Italie, qui date de l'âge du bronze et qui est interprétée comme un parcellaire. Elle correspond bien à la façon dont les gens voyaient l'espace. Or l'âge de bronze ça fait quand même si je ne me trompe pas quatre mille ans. Donc il y a quatre mille ans, les gens, au moins à partir du moment où on a vu des agriculteurs, ont commencé à se préoccuper de représenter ce qu'ils voyaient. Sans entrer dans une réflexion philosophique, on peut quand même se dire que de tout temps, au moins dans notre société, on a essayé de visualiser la façon dont l'espace s'organisait.

J'ai fait une synthèse des trois ou quatre dictionnaires classiques. En gros ils donnent du paysage à peu près cette définition : c'est la portion d'espace qui s'offre à la vue, et même si le mot n'existait pas avant le XVI^e siècle, on s'est posé la question de savoir comment représenter, comment comprendre la portion d'espace qui s'offrait à la vue. Dans cette définition il y a deux choses : il y a l'espace, c'est-à-dire quelque chose qui est indépendant de l'observateur, et puis il y a la vue, qui dépend de l'observateur. Cette notion de paysage est donc très ambivalente puisqu'il y a une partie indépendante « *objective* », et d'un autre côté, il y a la perception, liée à l'observateur, ce qui a posé beaucoup de problèmes aux gens qui ont voulu étudier le paysage. Un mot de rappel historique : dans le discours scientifique, après l'usage artistique dont je vous ai parlé, la notion de paysage a commencé à intéresser des géographes qui à la fin du XIX^e siècle, au début du XX^e siècle, commençaient à étudier les relations entre l'homme et son milieu et qui ont été les premiers dans le discours moderne à étudier le paysage. Ils ont eu du mal à jongler entre cette partie objective et cette partie subjective et après, progressivement, cette notion a été reprise dans d'autres disciplines qui ont mieux cerné le concept et qui l'ont un peu cloisonné ; c'est pourquoi on se retrouve avec différentes écoles de pensée.

Ceux qui ont privilégié le paysage en tant qu'objet, donc la partie rationnelle du paysage, ce sont par exemple les naturalistes, les géographes, les géophysiciens. Les géographes physiciens ont essayé d'étudier les formes et de ramener ces formes à des mécanismes, comprendre comment ces formes se sont constituées, avec le souci de voir l'organisation de l'espace morphologique et d'arriver à des découpages en unités hiérarchisées pour obtenir un module élémentaire dont on va comprendre le fonctionnement en reliant ce que l'on voit avec des données liées aux sciences de la terre, c'est-à-dire géologie, pédologie, sur quoi on va faire intervenir les phénomènes climatiques. C'est donc un espace vu, mais c'est déjà un espace interprété.

Et puis il y a ceux qui se sont préoccupés beaucoup plus du paysage vécu, c'est-à-dire de l'ambiance, de la façon dont on réagit au paysage. Les paysagistes ont beaucoup travaillé là-dessus. L'approche des paysagistes est beaucoup plus picturale, elle est beaucoup plus esthétique, on va essayer de comprendre les compositions, l'ambiance, et c'est aussi une réalité interprétée mais interprétée avec d'autres biais de lecture.

En fait le paysage est un concept très fluctuant, on peut en faire un peu ce que l'on veut et ça peut même aller jusqu'à la caricature : certains vont pousser l'approche rationnelle au bout de sa logique, sans s'occuper de perception et puis, à l'autre bout de la chaîne, d'autres ne vont plus se préoccuper que de perception, ainsi certains géographes aujourd'hui disent que le paysage n'existe pas, tout est affaire de perception, tout est affaire d'individu.

On ne va pas entrer dans ce débat, mais si vous allez voir un agriculteur ou un forestier en lui disant que son pré ou sa forêt n'existent pas parce que c'est affaire de perception, à mon avis vous aurez énormément de mal à poursuivre le dialogue. Quand on est confronté au terrain, on est bien obligé d'admettre qu'il y a une réalité qui nous dépasse, qui est indépendante de nous, mais il ne faut pas non plus négliger les perceptions qui vont être très importantes pour la suite, pour les choix que vont faire les gens, parce qu'il y a une liaison entre l'espace, le cadre physique sur lequel se développe une activité, et la société qui occupe cet espace, qui le gère ; la gestion implique des choix et ces choix sont en partie conditionnés par des contraintes : ça veut dire qu'évidemment sur un champ, sur une forte pente pleine de cailloux, on va avoir du mal à passer avec un tracteur.

Mais il y a aussi des choix qui ne sont pas du tout guidés par la raison. Un exemple typique : dans une région de montagne où les agriculteurs ont abandonné les cultures de céréales, vous aurez énormément de mal à leur faire refaire des céréales, même si économiquement ça vaudrait le coup, parce que l'image de la céréale va représenter pour eux la misère de leurs grands pères. Quand un vigneron fait de la culture de vigne en terrasse, il ne fait pas des terrasses simplement parce que la terrasse retient la terre..., on fait un mur en pierre sèche parce qu'on aime bien faire un beau mur en pierre sèche. Il y a aussi une valeur dans un paysage ou une non valeur, enfin il y a des composantes qui ne sont pas du tout des composantes objectives et si vous voulez mettre en oeuvre des opérations qui concernent le paysage, il faut être capable de peser la part du déterminant rationnel incontournable et la part des choix guidés par autre chose que la raison. Si on admet cela, le paysage, je pense, doit être un très bon outil.

Le paysage peut être un très bon outil

Aussi je vous propose comme règle de base d'admettre qu'il y a dans le paysage une partie objective qui ne dépend pas de l'observateur et une partie subjective qui dépend de l'observateur.

La deuxième chose que je vous demande d'admettre, c'est que le paysage n'est pas un papier peint, un décor ; dans la réalité, le paysage bouge et il est toujours en mouvement, il faut donc admettre ce mouvement, il faut en comprendre les logiques pour pouvoir intervenir dans sa gestion.

Quand on est confronté au public dans une structure d'aménagement..., chaque fois que vous coupez un arbre, c'est une catastrophe, chaque fois que vous plantez un arbre, c'est encore une catastrophe, un chemin qui se bouche c'est une catastrophe mais si vous faites un nouveau chemin, c'est une catastrophe. Tout ce qui touche à ce que les gens voient, comme ils en comprennent très rarement la logique, la tendance évolutive est perçue comme une dégradation. Or, le paysage bouge, et il y a parfois des catastrophes, mais il y a parfois des changements qui ne sont pas du tout catastrophiques, et le meilleur moyen d'être capable de peser les avantages et les inconvénients d'une évolution paysagère, c'est de comprendre les grandes logiques, ce grand courant d'évolution, et de savoir comment on se situe dans ce courant d'évolution.

Ensuite, un paysage, c'est une image, et comme toute image elle a des qualités et elle a des défauts. Comme une image, elle fait la synthèse de tas de choses et donc comme toute synthèse elle permet de mieux appréhender des phénomènes complexes. Mais comme toute image, elle a des défauts qui sont inhérents à l'image. La première chose c'est que tout n'est pas visible dans un paysage, il y a des effets de masque, il y a des effets de perspective. Un des éléments les plus durs pour l'appréhension du paysage, c'est ce changement continu d'échelle entre l'observateur et l'infini : au premier plan, vous avez les objets individualisés mais vous ne voyez pas leur logique, au deuxième plan, vous voyez les logiques mais les objets commencent à être de plus en plus regroupés, quand vous arrivez à l'arrière-plan, vous n'avez plus que les grandes logiques et vous n'avez plus d'objet. C'est une composante qui est difficile à manier, il faut s'entraîner à ça.

Vous avez une école de pensée qui dit que le paysage est un système, ça veut dire un ensemble d'objets en interaction dynamique ; à mon avis, le paysage, comme c'est une image, n'est pas un système, c'est l'image d'un système. Le système, ce qu'on appelle en gros le système territorial, est un espace avec des limites dans lequel il y a des agents économiques, des agents écologiques, qui sont en interaction, qui sont inscrits dans une dynamique ; et le paysage va vous donner une image de ce système. Je crois qu'une fois qu'on admet ça on est un peu plus à l'aise et on peut commencer à se préoccuper du paysage.

Alors, pourquoi travailler sur le paysage? surtout que ça ne sert à rien !...

La première raison pour laquelle on se doit d'étudier le paysage, quand on est sur le terrain dans une structure de gestion, c'est parce qu'il y a une *demande sociale*. On peut trouver que cette demande sociale est farfelue, qu'elle est inutile, mais elle existe, et en tant que collectivité publique, on est au service du public, on est au service de la demande et puisqu'il y a une demande sociale, comment faire petit y répondre le mieux possible ? Je crois que c'est en fait le moteur essentiel de toute la réflexion qu'on a conduite au Parc. Les gens nous disaient « on veut du paysage ». Et pour pouvoir s'occuper du paysage, il faut développer des outils, des outils d'analyse, des outils de compréhension, des outils de gestion.

La deuxième raison, c'est que le paysage est une image de la réalité, et comme tel il constitue un *outil de perception et d'interprétation* très intéressant à partir du moment

où on connaît les limites de l'outil. Je crois que la grosse erreur, que les géographes français n'ont pas su contourner, a été de ne pas savoir mesurer la précision et la valeur de l'outil.

(A la question d'un stagiaire sur la manière dont s'est exprimée la demande de paysage)

- Elle s'exprime par exemple au travers des gens qui vont dans les centres d'accueil, qui nous disent « on veut voir les volcans... » Quand on parle des volcans, les gens arrivent avec l'étiquette des eaux de Volvic et nous disent « on veut voir les volcans qui sont sur l'étiquette des eaux de Volvic... » C'est aussi, de façon plus indirecte, la pratique de la randonnée, l'attitude qu'ont les gens par rapport aux sites protégés, aux réserves naturelles, aux demandes de randonnées accompagnées, aux demandes de séjour. Pour donner un exemple, au centre départemental de tourisme du Puy De Dôme, soixante dix pour cent des demandes de gîtes et d'hébergement concernent la chaîne des Puys. C'est bien une demande sociale.

L'intérêt pour la chaîne des Puys, remonte à 1756 : un naturaliste nommé Guétard est allé voir une éruption du Stromboli en Italie et en revenant il est passé voir son copain qui était à Clermont-Ferrand, en train de mettre en place le musée. Il faisait beau, ils vont faire un tour dans la campagne et ils vont dans la chaîne des Puys prendre l'air. Ils montent sur le puy de Pariou, et ils voient des pierres rouges comme Guérard en avait vu quinze jours avant en Italie. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, la roche vue en Italie provenant de volcans, le puy de Pariou est aussi un volcan. Il fait une communication à l'Académie de Sciences, et c'est la révolution sur le plan scientifique, les gens découvrent qu'en France il y a des volcans, des volcans endormis mais qui sont du même type que ceux qui fonctionnent en Italie. Grand fantasme dans la communauté scientifique - d'autant que le site de Pompéi venait d'être découvert -, et tout d'un coup, la chaîne des Puys devient un objet de visite, devient intéressante. Avant, ça n'intéressait personne. Il n'y a pas une peinture, il n'y a pas un écrit sur la chaîne des Puys avant 1750. Certains auteurs parlent du mont Dore, du thermalisme, mais sur la chaîne des Puys, rien. Le scientifique fait sa communication et toute l'élite intellectuelle de l'Europe vient faire son périple dans la chaîne des Puys, voir les volcans. Et à ce moment-là il y a une demande sociale qui naît, d'un paysage devenu exceptionnel parce que derrière ce paysage, il y a la notion du feu purificateur, de la nature qui fabrique la terre, il y a tout un ensemble d'images mentales qui se calquent sur des images physiques. Ça montre bien comment, si on ne comprend pas les liaisons qu'il y a entre ce qu'on voit et ce que les gens imaginent, on n'est pas capable d'analyser la demande sociale. La demande sociale pour la chaîne des Puys est directement liée au volcanisme. Ça montre aussi que ce paysage est ce que les gens veulent qu'il soit. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de vérité absolue, il y a des émotions et si on ne comprend pas les grands courants de pensée, on ne comprendra pas pourquoi il y a une demande qui s'individualise ou qui se désintègre.

Ça nous amène donc à un troisième point qui me paraît être fondamental pour étudier le paysage.

L'analyse paysagère est un outil de dialogue prodigieux.

La première raison, c'est que si vous arrivez en disant « je suis géomorphologue, qu'est-ce que vous pensez de votre pays ? », en général vous voyez les mines s'allonger et le dialogue s'arrête là. Si vous dites : « Voilà, j'étudie les paysages », les gens se sentent d'égal à égal avec vous et vous pouvez commencer à dialoguer. C'est très intéressant parce qu'autour du paysage, vous pouvez arriver à réunir. Pour que ce soit un outil de dialogue -c'est d'autant plus vrai si on travaille avec des gens concernés directement sur le terrain, des agriculteurs, des forestiers, des gens qui sont les pieds sur terre et qui ont des contrats à gérer-, il faut présenter le paysage à la fois dans sa composante objective, de façon à dire : « voilà comment je vois cette organisation, voilà comment je pense qu'elle fonctionne, est-ce que vous vous reconnaissez dans ce fonctionnement ? » pour ensuite pouvoir dire: « maintenant que j'ai dressé le cadre physique, qu'est ce qui vous intéresse, qu'est-ce qui ne vous intéresse pas ? ».

Un élu a à gérer sa collectivité en termes d'aptitudes et de contraintes, c'est-à-dire: « J'ai des chemins à entretenir, lequel j'entretiens, lequel je n'entretiens pas ? J'ai des terrains dont je ne sais pas quoi faire, je déboise, je ne déboise pas ? J'ai des agriculteurs qui s'en vont, comment je fais pour les retenir? »

Un agriculteur c'est : «J'ai une parcelle, je la garde, je ne la garde pas. Celle-là cet hiver, je la prends ou je ne la prends pas. »

Un forestier : « Est-ce que je mets des sapins ici? Est-ce que je mets des feuillus? Est-ce que je plante? Est-ce que je ne plante pas? »

Donc ces gens-là comprennent très bien l'espace raisonné en termes d'aptitudes et de contraintes, même s'ils vont parfois déguiser un choix en termes d'aptitudes et de contraintes alors que c'est un choix purement subjectif, c'est-à-dire : «Cette parcelle-là, je la prends parce que ça fait cinquante ans que j'entends dans ma famille qu'il la faudrait et qu'on peut pas l'avoir et je la prends quand même parce que mon grand-père la voulait, mon père la voulait et moi je l'ai. J'en ai pas besoin mai, j'en ai quand même besoin puisque mon grand-père la voulait » ... Il y a tout ça derrière qu'il faut arriver à mesurer.

Deuxième raison, l'analyse paysagère a aussi un gros intérêt : elle permet de visualiser le futur. Par exemple, vous faites un zonage forestier et vous mettez en zone libre de boisement tout un espace : vous pouvez matérialiser ce que ça veut dire de mettre en zone boisement libre un endroit bien déterminé et vous pouvez par le biais de l'analyse paysagère, visualiser ce que sera l'avenir de cet espace en fonction de choix qui auront été faits par les gestionnaires ; c'est une image le paysage, à ce moment-là vous leur renvoyez l'image de leur décision et après vous leur dites : « vous prenez ou vous ne prenez pas, vous vous reconnaissez dans ce que vous avez décidé ou pas », donc ça permet, non pas d'obliger les décideurs à faire ce qu'on veut, mais de leur faire décider en connaissance de cause.

Des méthodes d'approche du paysage

Je vais maintenant essayer de vous présenter comment en tant qu'aménageurs on a essayé de formaliser un peu des méthodes d'approche du paysage qui répondent à ces objectifs.

On est entré dans le paysage objet, indépendant de l'observateur, par ses composantes physiques. Imaginez un mannequin sur lequel il y a des habits, eh bien le paysage on va le déshabiller comme un mannequin.

Le support, le cadre de base qui définit l'ossature, le squelette du paysage, c'est le relief. Le relief, c'est très complexe, mais ce n'est jamais désordonné, et on va essayer, dans l'analyse morphologique du paysage, de comprendre la logique qu'il y a derrière ce qu'on voit, derrière la complexité des formes. Pour cela, une discipline existe, qui est bien au point, la géomorphologie : sa spécialité c'est de décrire les formes du relief et de replacer ces formes dans des logiques de fonctionnement, et donc de pouvoir expliquer pourquoi là on a un fond plat, pourquoi là on a une pente forte, et de relier ce que l'on voit à la géologie, à la nature des sols et aux conditions du massif. Cette discipline s'appuie sur un découpage du territoire et elle essaye de trouver dans le territoire désigné des emboîtements d'échelle, de découper en unités hiérarchisées : une grande vallée, des affluents, un plateau, et donc elle essaye de décrire des objets et de découper l'espace. Pour aborder cela, elle utilise la biologie, la pédologie et la climatologie essentiellement.

Pour étudier ces formes de relief, on travaille à l'échelle du millénaire, le relief il lui faut du temps pour se créer : seules deux exceptions, le volcanisme et les ébranlements sismiques.

Le volcanisme c'est un des rares phénomènes géologiques qui se fait à l'échelle humaine, c'est-à-dire que vous êtes dans une plaine et puis il y a un volcan qui sort. Il y a l'exemple fameux, au Mexique, du Popocatépetl qui est sorti en 1944 du champ d'un agriculteur, et qui fait quatre mille mètres maintenant. Donc, une montagne peut se créer à échelle humaine, c'est quelque chose de très fort, sur le plan des images mentales.

Autre phénomène volcanique qui est très important, très puissant, c'est le comblement des vallées. Vous avez une coulée basaltique très fluide qui sort, elle vous bouche une vallée ; vous avez des hommes qui étaient à un endroit, ils ont vu une vallée, et puis après elle est bouchée.

Autre phénomène géologique de nature à modifier le relief rapidement, c'est tout ce qui concerne les tremblements de terre et les raz-de-marée, où vous avez une montagne qui s'ouvre, qui se ferme.

Mais en général, une montagne ne s'élève, une vallée ne se creuse, que sur des temps très longs, ce qui fait que le cadre morphologique est pratiquement immobile à l'échelle des sociétés humaines au moins depuis les temps modernes. Par contre, quand on veut essayer de retrouver des paysages passés de l'époque antique ou même de plus loin, c'est-à-dire des temps préhistoriques, il ne faut surtout pas négliger le changement morphologique avec, entre autres, les glaciers qui ont été très puissants dans nos contrées et avec les transgressions et les régressions marines. Il y a eu des hérésies de proférées sur les reconstitutions de paysages anciens parce qu'il y avait une complète méconnaissance des changements de morphologie. Alors à part ces périodes lointaines on peut pratiquement admettre que pour les évolutions paysagères récentes, le cadre morphologique reste le même.

Ce qui va changer, c'est la deuxième composante du paysage qui est la végétation. Imaginez votre cadre morphologique, dessus vous allez mettre des habits : le premier habit c'est la végétation. Cette végétation apporte sur le plan paysager des couleurs, des textures, et quand on regarde les paysages des zones tempérées en particulier, on est souvent surpris par la grande variété, la grande complexité des formations végétales ; là encore cette grande variété n'est pas le fait du hasard. La végétation n'est pas un patchwork qui se dépose air petit bonheur la chance, il y a une corrélation très étroite entre les conditions morphologiques, et le type de végétation qu'il y a. On a également une discipline qui étudie très bien cela, c'est l'écologie végétale qui va à la fois permettre de décrire la végétation dans sa composition, de comprendre son fonctionnement écologique, donc dans sa dynamique et d'autre part, elle va la replacer dans un cadre morphologique : elle va dire pourquoi à tel endroit on a tel type de végétation. Toujours la même démarche scientifique : décrire les composantes, les organiser dans des structures avec des emboîtements, avec des arborescences, et comprendre le fonctionnement.

Les méthodes sont classiques : analyses multicritères pour lesquelles la notion de territoire va être très importante puisque l'objectif c'est, à partir de structures continues, de mettre des limites, de dire : ça c'est une unité, ça c'est une autre unité ; il faut bien se rappeler que toutes ces limites sont des limites fictives..., on rencontre des gens qui commencent à faire de la cartographie, et qui sont attachés à la limite du trait. C'est souvent le cas des aménageurs : d'un côté du trait c'est tout défendu, de l'autre côté c'est tout autorisé, ou, quand c'est une carte géologique ou une carte de végétation, à l'intérieur du trait c'est comme c'est dit sur la légende, de l'autre côté c'est comme c'est dit. Le trait c'est une limite fictive qui est censée définir des unités, mais cette limite a une largeur : dans une unité écologique, dans une lande, vous pouvez avoir un trait qui est en fait est une très large bande parce que c'est une transition progressive, par exemple une zone boisée puis une lande, et vous avez une lisière qui peut faire parfois une centaine de mètres. Il faut bien s'habituer à ça.

L'échelle de temps ici est beaucoup plus rapprochée, en gros la végétation bouge à l'échelle du siècle, parfois même moins. Sur la chaîne des Puys, il y a des zones qui étaient en landes il y a cinquante ans et qui sont maintenant des hêtraies. Ça peut aller vite mais ça dépend des conditions climatiques, ça dépend des conditions stationnelles². Cette végétation étant beaucoup plus fluctuante à l'échelle historique, ça veut dire aussi que les paysages passés vont être modifiés par les changements de végétation, et là on se trouve avec deux composantes qui vont influencer.

La composante humaine, parce que bien entendu l'homme pèse sur la végétation, il pèse directement lorsqu'il coupe des arbres ou lorsqu'il en plante, et il pèse indirectement par les pratiques c'est-à-dire que les animaux qu'il a et qu'il va faire pâturer vont agir sur la végétation. Mais à l'échelle du siècle, il y a déjà des changements qui peuvent se produire qui ne sont pas du fait de l'homme, qui sont les changements climatiques. On parle aujourd'hui du réchauffement de la planète par exemple, ça c'est un phénomène climatique qui va générer des dynamiques végétales qui vont être amplifiées ou contrecarrées par des pratiques humaines et donc, avec la végétation, on se trouve bien à cheval sur les disciplines des sciences de la nature avec une logique indépendante de l'homme et de l'autre côté, une logique humaine qui est le fait de

² "La station, associée à son peuplement, est un échantillon d'écosystème" (Grand Robert)

choix. Toute la difficulté du gestionnaire, c'est d'être capable de maîtriser les volontés et de s'adapter aux paramètres écologiques.

Autre composante, c'est que la végétation agit sur le cadre morphologique de départ. En zone tempérée, avec des forêts de feuillus, l'interaction de la végétation sur le sol c'est un enrichissement des horizons superficiels en matière organique par rapport aux horizons profonds qui, eux, découlent directement de la roche.

À la suite de cette modification, on ne va pas pouvoir revenir en arrière. Ça veut dire que lorsque vous avez un phénomène de podzolisation³, le milieu va être quelques siècles plus tard plus pauvre qu'au départ. Ça veut dire que si pour une raison x ou y on estime que ce qu'il y avait avant était mieux qu'aujourd'hui, il ne suffira pas d'enlever ce qu'il y a aujourd'hui pour revenir à ce qu'il y avait avant. Et ça c'est un élément qui est à mon avis fondamental pour tout gestionnaire, c'est que le passé est passé et le futur ne sera jamais la reconstruction du passé.

Toute la difficulté du gestionnaire d'un paysage, c'est d'être capable de comprendre les stades d'évolution et d'être capable de voir comment faire si on veut revenir en arrière, et ça, on ne peut le faire que si on comprend bien les phénomènes écologiques et les phénomènes morphologiques.

La troisième composante de notre paysage, ce sont les éléments structurants d'origine humaine. Le premier élément structurant bien entendu, c'est l'*habitat*. Le deuxième élément structurant ce sont tous les *réseaux de communication*, entre autres les routes, les chemins qui modifient l'espace. La proximité de ces réseaux donne aux éléments qui le touchent une valeur par rapport à ceux qui n'en ont pas. Un exemple typique pour montrer le poids des réseaux : c'est souvent l'absence de chemin qui est à l'origine des remembrements, puisque vous savez que dans le cadre du remembrement, toute parcelle doit être desservie, et il y a des tas de régions qui ont demandé le remembrement parce qu'il n'y avait pas de chemin pour desservir les parcelles et que ces parcelles ne pouvaient être accessibles que par des droits de passage, c'était toujours un objet de litige. Donc vous voyez bien comment ces éléments structurants d'origine humaine génèrent des besoins et vont complètement modifier la stratégie des exploitants par rapport à leurs parcelles. On le voit bien dans les statistiques agricoles, sur les communes qui se remettent, en général vous avez deux à trois pour cent de la surface communale qui revient à la S.A.U. à la suite du remembrement par le fait de la desserte des parcelles. À l'inverse dans le cadre d'un remembrement, c'est souvent la distance qui va devenir un élément déterminant pour le maintien de l'exploitation, et vous voyez l'espace se recentrer autour de l'habitat et des réseaux, et on va délaisser les espaces lointains qui ne sont plus gérables compte tenu des distances. Autre élément lié à l'activité humaine qui va structurer et qui va modifier le paysage, ce sont les actions indirectes qui ont trait entre autres à la fertilisation et au travail du sol, donc qui peuvent être soit bénéfiques soit destructeurs : c'est par exemple le surpâturage dans la zone méditerranéenne (toutes les Alpes du sud ont été complètement dégradées par le surpâturage au XIXe siècle). À l'inverse c'est la pratique des parcages ovins sur les céréales qui fait disparaître la famine et qui fait disparaître la jachère au XIXe siècle dans de nombreuses régions et qui va modifier l'espace...

³ "Podzol : sol acide, très délavé, des climats humides et froids » (Grand Robert)

La troisième couche qui finit notre paysage, c'est l'action humaine. Là, l'échelle de temps est très courte, ça change à l'échelle de la décennie. Aussi, si on veut reconstituer un paysage passé, c'est-à-dire les formes de la végétation, des structures humaines, en remontant un peu dans le temps, on va tout de suite avoir des difficultés. En cent ans, beaucoup de choses ont changé. Vous avez comme exemple de paysage bouleversé dans les décennies passées, la Champagne pouilleuse : quand vous prenez un livre de géographie du début du siècle, la Champagne pouilleuse porte bien son nom. Aujourd'hui, ce sont des terres à céréales, plus du tout pauvres. Autre exemple caractéristique, les zones de vignobles avant le phylloxéra, maintenant devenues en général des landes, des pâtures ou même quelquefois des forêts, des boisements, qui ont été faits à la fin du XIXe siècle.

Il faut une convergence de phénomènes pour que des structures disparaissent. Plus elles marquent, c'est-à-dire plus elles sont prégnantes sur le milieu, plus on a de chance qu'elles restent immobiles. Par exemple les terrasses, une fois faites, elles ne bougent plus. Ou certaines haies, avec accumulation en bas de parcelles, qui ne peuvent être mises en cause que par des travaux lourds.

On retrouve en Italie par exemple des cadastrations gallo-romaines qui n'ont pas bougé, qui ont été reprises après et conservées. Ce qui en général favorise la remise en cause, c'est quand il y a une rupture de l'habitat. Vous avez deux, trois phénomènes comme ça, les invasions barbares sur certaines zones, la guerre de Cent ans. La guerre de Cent ans, dans le Massif central par exemple, est une monstruosité, quatre vingt dix pour cent de la population disparaît. Alors évidemment, quand vous voyez cinquante ou soixante pour cent des villages qui sont sans habitants au début du XVe siècle, ceux qui reviennent, peuvent remettre en cause beaucoup de choses. Souvent des villages disparaissent à cette époque, mais il n'y a pas de règles. Justement, l'intérêt c'est qu'en essayant de comprendre le paysage, en le décrivant, on trouve des anomalies, on trouve des choses qu'on ne peut pas expliquer par la morphologie, qu'on ne peut pas expliquer par la végétation, et, en général ces anomalies sont des anomalies d'origine humaine.

Par exemple, dans la chaîne des Puys, au sommet du puy de Côme - le puy de Côme est le deuxième puy en altitude après le puy de Dome (1200 mètres)-, vous trouvez du dactyle⁴, ce qui est absolument improbable sur le plan écologique ; et longtemps avec les collègues écologues on se disait : on ne voit pas bien ce que ça fait là-haut et puis, en épluchant les archives, on s'est aperçu que jusqu'à la fin du XVIIe siècle, c'était une prairie de fauche et donc deux cents ans après l'arrêt- on a daté l'arrêt de la fauche autour de 1700,1715-, eh bien, ce dactyle nous indique encore qu'il y avait un champ de fauche. Une présence qui n'est explicable que par des phénomènes sociaux, des phénomènes économiques, pas du tout par l'écologie, et là, la bonne connaissance de l'écologie va vous ouvrir la porte d'autres domaines, et c'est là où ça devient intéressant de travailler en équipe. Quand vous faites une équipe avec un géographe, un historien, un écologue, un archéologue, vous commencez à pouvoir bien comprendre d'où on vient, où on va.

Pour résumer un peu la méthode : à partir d'un paysage, on commence par les formes, on essaye de les comprendre, sur ces formes on va mettre la végétation, ensuite on va mettre les structures humaines et puis après, on va faire fonctionner tout ça, c'est-à-dire qu'on va regarder dans notre paysage les différents objets qu'on replace dans un

⁴ « Dactyle : plante herbacée, qui croît dans les endroits incultes, et dont une variété est une plante fourragère. »
(Grand Robert)

découpage écologique, dans un découpage morphologique, dans un découpage social et on va les faire vivre, c'est-à-dire qu'on va regarder ce que les hommes veulent faire de chaque objet replacé dans un cadre plus vaste et avec des développements spontanés, des actions volontaires, de l'urbanisme, de la restructuration foncière...

C'est ce qu'on a fait avec la chaîne des Puys. On est parti d'une analyse morphologique et on a essayé de résumer le paysage morphologique aux objets élémentaires, de faire un portrait robot du paysage, c'est-à-dire non pas le paysage réel mais tous les éléments regroupés sur la plus petite unité, et vous avez comme ça le volcan à type de dôme, le volcan à type de cône, la grande coulée, le plateau, le versant, le fond de vallée. On a ainsi toute la chaîne des Puys résumée dans un cadre morphologique élémentaire, et sur ce cadre morphologique, on retrouve ces trois couches, les formes, la végétation, les structures humaines, qui composent un paysage qui n'est pas la réalité mais qui est l'interprétation fonctionnelle de la réalité et qui va servir maintenant pour aborder les problèmes subjectifs de perception. Alors vous allez pouvoir savoir pourquoi tel espace est vu, tel espace n'est pu vu, tel espace plaît, tel espace ne plaît pas, tel espace plaît à certains et pas à d'autres et donc vous allez pouvoir repenser l'espace en termes d'enjeu, en terme de consensus, en termes de conflit et ça, ça devient intéressant.

À titre d'exemple d'application : on a demandé à des étudiants d'enquêter auprès des structures de pouvoir, administrations, élus, structures professionnelles, représentants des médias qui n'agissent pas directement mais qui véhiculent les idées, entreprises qui utilisent l'image de marque de la chaîne des Puys, et on leur a demandé ce qu'ils pensaient du paysage. On leur a posé des questions : Qu'est-ce que vous trouvez beau? Qu'est-ce que vous ne trouvez pas beau ? Est-ce que vous pensez que le paysage sera mieux dans vingt ans ? ou bien : Quelle nature de paysage ? et on leur a demandé aussi de se placer par rapport à des images...

[dans le débat après l'exposé]

Je vais caricaturer un peu, mais je rejette cette démarche qui consiste à dire : on va s'occuper d'un pays parce qu'il y a des gens extérieurs qui veulent le voir. En tant que Parc régional, on travaille d'abord pour les gens, pour les gens qui y sont, parce que ce sont les gens qui y sont qui font que les autres veulent y venir. Donc qu'il y ait des touristes, c'est bien, on va s'occuper d'eux, bien entendu, mais on va s'occuper d'eux après.

On voit bien qu'il y a des liaisons entre les structures de pouvoir et les façons dont les paysages changent. Par exemple, le pavé auto bloquant et le rond-point à l'entrée du village qui est quand même une composante essentielle du paysage, font que vous vous retrouvez dans la chaîne des Puys comme en banlieue.

Bien entendu, on ne néglige pas du tout les touristes, mais je réagis par apport au schéma classique d'aménagement touristique, où on s'occupe d'abord du touristes avant de s'occuper des habitants. Au contraire, ce que l'on veut, c'est faire prendre conscience aux touristes que ce qui les attire a une valeur bien plus forte que la simple image collée sur une bouteille de Volvic. On a fait une exposition qui retrace l'histoire des paysages de la chaîne des Puys et qui présente les actions que l'on mène, pour leur montrer que l'on sait d'où on vient, on sait où on va et on se prend par la main pour leur permettre de s'approprier tout ça ; on a réalisé dans la chaîne des Puys des sentiers de

découverte avec un topo-guide, des lectures de paysages, on voit des beaux paysages et on leur explique pourquoi c'est beau. On les fait passer entre autres dans des villages disparus, on les fait passer au dessus du puy de Come, où il y a une ancienne abbaye, on leur montre les trois ou quatre pierres qui montrent que là il y avait le bâtiment agricole, que c'est pour ça que la terre à côté est couverte de végétation différente, et donc ça se voit dans le paysage. Dans le bouquin on vous dit : « vous passez au milieu des bois, il y a des parcelles, s'il y a des parcelles c'est qu'avant c'était cultivé, c'étaient pas des bois, donc cette forêt que vous croyez naturelle elle ne l'est pas », tous ces éléments qui permettent de comprendre le pays...

On a quand même en tant que Parc une mission « civilisatrice », on n'est pas là seulement pour répondre à des intérêts économiques et ça nous ramène à la médiation culturelle, qui est de créer une passerelle entre le monde urbain et le monde rural. C'est une fonction d'éducation, de prise de conscience, et le paysage est, je trouve, un outil remarquable de prise de conscience de ce qu'est un pays. On parle de consommation de paysages, je trouve que c'est abominable, un paysage ça ne se consomme pas, il faut que les gens comprennent bien qu'ils sont dans un pays et qu'ils peuvent être les composants de ce pays.

Les urbains ont de grandes difficultés à la campagne à se repérer dans l'espace et à se repérer dans le temps et donc ils ont devant les yeux une succession d'images comme à la télé, et ça leur provoque des petites émotions comme ça, vite fait, bien fait, mais ça ne laisse pas de marques. Je crois que par la compréhension d'un paysage, on peut les amener à comprendre pourquoi ces paysages provoquent une émotion, on peut leur permettre de faire revenir cette émotion, et donc les amener à dire « c'est comme ce que j'ai vu ailleurs donc ça doit fonctionner pareil », enfin commencer à avoir sur un pays un regard dans lequel ils s'impliquent.

Yves MICHELIN est géographe
au Parc naturel régional des volcans d'Auvergne